Temps conclusif
Intervention de Véronique Garnier, personne victime témoin
1er avril 2025

Merci beaucoup de me donner la parole.

Je dois vous avouer que je suis un peu impressionnée de parler ici aujourd'hui. Mais j'ai envie d'être vraie avec vous, de partager ce que je vis profondément. Ce matin, je vais un peu mieux qu'hier, et j'espère moins bien que demain !

Ces premières heures ici ont été extrêmement douloureuses pour moi. Elles ont ravivé des blessures anciennes, et en particulier celles d'il y a deux ans, lorsque les groupes de travail ont remis leurs rapports. J'ai eu la « chance » d'être membre de deux groupes parmi les plus mal reçus : celui sur l'analyse des causes (le groupe 8), et celui sur la mémoire.

Je ne m'attendais pas à être autant en difficulté en me retrouvant à nouveau face à vous, et notamment face aux évêques. Jusqu'à hier encore, je vous percevais, en quelque sorte, comme des "ennemis". Patrick Goujon vient de parler d'aimer ses ennemis : je n'en suis pas là, mais faire la paix avec ses ennemis, oui !

En travaillant récemment avec Mgr Jacques Blaquart, nous avons évoqué cette phrase de Nelson Mandela : *« Pour faire la paix avec son ennemi, on doit travailler avec lui. Et alors, il devient un associé. »* Aujourd'hui, je commence peut-être à vous voir autrement, un peu plus comme des associés. Non pas parce que je le veux, mais parce que, peu à peu, quelque chose se transforme. Cela ne va pas sans difficultés, bien sûr. Et j'en vis encore beaucoup.

L'une des plus grandes souffrances que je porte est d'ordre spirituel. Hier, par exemple, je suis entrée dans la chapelle… et ressortie au bout de trois minutes. C'était physiquement impossible de rester. L'espace, les prêtres, les évêques, les regards… Tout cela m'oppressait. J'ai donc écouté l'homélie depuis la porte. Encore une fois, je me suis retrouvée à la marge, à la porte de l'église, pendant la messe.

Et puis il y a cette blessure incommensurable liée à la communion. Comment recevoir la communion des mêmes mains qui m'ont agressée quand j'étais enfant ? Ces mains m'ont touchée dans l'intimité, m'ont salie, et ce sont pourtant elles qui, dimanche après dimanche, me donnaient l'Eucharistie. Plus récemment, j'ai découvert que ces mêmes mains m'avaient aussi baptisée. C'est comme si mon baptême m'avait été volé.

Mon âme est torturée, tiraillée entre un profond désir de communier et l'impossibilité de le faire pleinement. Mon cœur et mon âme désirent communier mais mon corps le refuse. Je cherche des chemins de traverse, des petites portes sur le côté, pour tenter malgré tout d'y arriver. Mais c'est une souffrance spirituelle immense, indicible.

On ne mesure peut-être pas encore à quel point cela détruit une vie. Ces gestes sacrés, qui devraient être source de lumière, deviennent des obstacles, des lieux oppressants. Alors oui,

je cours après mon baptême. Je cherche à le retrouver, à me le réapproprier, aux deux sens du terme : le rendre mien de nouveau, et le “désalir”.

Ce matin, Jean-Marc Sauvé a utilisé un mot fort. Il a dit : *« C’est dégueulasse ».* Moi, pendant très longtemps, je disais tout le temps *« C’est dégoûtant ».* Tellement souvent que des proches me faisaient remarquer que mes enfants apprendraient sûrement ce mot avant même de dire *maman*.

Cette obsession de la propreté, je la retrouve partout. Même ici, à Lourdes. L’été dernier, j’ai écrit à Mgr Micas au sujet des mosaïques de Rupnik : elles me paraissent comme une tache sur la basilique. Ce mot, *tache*, m’est venu spontanément. Et tout de suite après, une image m’a traversée : celle de l’Immaculée Conception, maculée, tachée.

Excusez-moi si mes paroles sont dures, mais pour moi, ce qui est immaculé ne peut pas être maculé. Ça ne peut pas aller ensemble. Et peut-être que c’est là le cadeau que Marie me fait aujourd’hui. Longtemps, je lui en ai voulu. J’ai été abusée ici, à Lourdes. Et je me suis souvent demandé : *Pourquoi Marie n’a-t-elle pas protégé l’enfant que j’étais ?* Pourquoi des abus sont-ils commis sous son regard, dans ce lieu censé être un sanctuaire ? Aujourd’hui, peut-être que nous amorçons une réconciliation car elle m’aide à mettre des mots sur ce qui est taché et qui n’aurait jamais dû l'être.

Il se peut que les victimes, dans leur combat, aident l’Église. Cela fait des années que j’essaie de mettre de l’ordre dans ma propre vie – y compris sur le plan spirituel. Retrouver mon baptême, c’est faire tout ce travail intérieur. Et peut-être que la vérité qu’apportent les personnes victimes peut aider l’Église à remettre de l’ordre dans son désordre, d’une certaine manière.

Je terminerai en soulignant trois points qu’il me semble essentiel de continuer à travailler :

1. **L’analyse des causes.** Il faut aller plus loin. Le mot "cléricalisme" a peu été prononcé ces derniers jours, et cela m’a manqué. Ce mal est encore trop présent, trop enfoui. Il faut oser le nommer et l’affronter.
2. **La mémoire.** Il est crucial de ne pas se tromper de mémoire. Ne pas tant faire mémoire du travail de l’Église, que faire mémoire de ce que les enfants ont vécu, de leur résilience, de leur combat d’adultes pour survivre et faire en sorte que cela n’arrive plus jamais.
3. **La pastorale.** Qui va m’aider à retrouver mon baptême, sinon une pastorale profondément renouvelée, accueillante, respectueuse et vraie ? Ce sera forcément du “sur mesure” pour chaque personne qui le souhaitera.